

Les Aventures — DU — BARON DE MUNCHHAUSEN

(Suite.)

CHAPITRE XV

NEUVIÈME AVENTURE DE MER

Je fis un autre voyage, d'Angleterre aux Indes orientales, avec le capitaine Hamilton. J'amenais un chien couchant qui valait, dans l'acception propre du mot, son pesant d'or, car il ne m'a jamais failli. Un jour que, d'après les meilleurs calculs, nous nous trouvions à cinq cents milles au moins de terre, mon chien tomba en arrêt.

Je le vis, avec étonnement, rester plus d'une heure dans cette position : je fis part de ce fait au capitaine et aux officiers du bord, et leur assurai que nous devions être près de terre, vu que mon chien flairait du gibier. Je n'obtins qu'un succès de fou rire, qui ne modifia nullement la bonne opinion que j'avais de mon chien.

Après une longue discussion où l'on débattait mon avis, je finis par déclarer ouvertement au capitaine que j'avais plus de confiance dans le nez de mon Trai que dans les yeux de tous les marins du bord, et je pariai hardiment cent guinées, — somme que j'avais destinée à ce voyage, — que nous trouverions du gibier avant une demi-heure.

Le capitaine, qui était un excellent homme, se mit à rire de plus belle, et pria M. Crawford, notre chirurgien, de me tâter le pouls. L'homme de l'art obéit et déclara que j'étais en parfaite santé. Ils se mirent à causer à voix basse : je ne parvins cependant à saisir quelques mots de leurs conversations.

Il n'a pas sa tête à lui, disait le capitaine, je ne peux pas honnêtement accepter ce pari.

— Je suis d'un avis entièrement contraire, répliquait le chirurgien ; le baron n'est nullement dérangé ; il a plus de confiance dans l'odorat de son chien que dans la science de nos officiers, voilà tout. En tout cas, il perdra, et il l'aura bien mérité.

— Ce n'est pas raisonnable de ma part d'accepter un pareil pari, répétait le capitaine. Toutefois, je m'en tirerais à mon honneur en lui remettant l'argent après l'avoir gagné.

Trai n'avait point bougé pendant cette conversation, ce qui me confirma dans mon opinion. Je proposai une seconde fois le pari, qui fut enfin accepté.



Les gens de la lune montent ces sortes d'oiseaux.

Nous avions à peine prononcé le *topc* là sacramentel que des matelots placés dans la chaloupe attachée à l'arrière du bâtiment, et occupés à pêcher à la ligne, attrapèrent un énorme chien de mer, qu'ils amenèrent aussitôt sur le pont. On commença à le dépêcer, et voilà qu'on lui trouva dans le ventre six couple de perdrix vivantes.

Les pauvres bêtes y habitait depuis si longtemps qu'une des perdrix était occupée à couvrir cinq coufs, dont l'un était en train d'éclore lorsqu'on ouvrit le poisson.

Nous élevâmes ces jeunes oiseaux avec une portée de petits chats venus au monde quelques minutes auparavant. La mère chatte les chérissait autant que ses enfants, et se désolait chaque fois qu'un des perdreaux s'éloignait trop et tardait à revenir auprès d'elle. Comme dans notre prisé il y avait quatre perdrix qui ne cessaient de couvrir à tour de rôle, notre cuisine fut fournie de gibier pendant tout le voyage.

Pour récompenser mon bravro Trai des cent guinées qu'il m'avait fait gagner, je lui donnai chaque fois les os des perdreaux que nous avions mangés, et de temps en temps même un perdreau tout entier.

CHAPITRE XVI

DIXIÈME AVENTURE DE MER, SECOND VOYAGE DANS LA LUNE

Je vous ai déjà parlé, messieurs d'un voyage que je fis dans la lune pour retrouver ma hachette d'argent. J'eus une nouvelle occasion d'y retourner, mais d'une façon beaucoup plus agréable, et j'y séjournai assez longtemps pour y faire diverses observations que je vais vous communiquer aussi exactement que ma mémoire me le permettra.

Un de mes parents éloignés s'était mis dans la tête qu'il devait absolument y avoir quelque part un peuple égal en grandeur à celui que Gulliver prétend avoir trouvé dans le royaume de Brobdingnag. Il résolut de partir à la recherche de ce peuple, et me pria de l'accompagner. Pour ma part, j'avais toujours considéré le récit de Gulliver comme un conte d'enfant, et je ne croyais pas plus à l'existence de Brobdingnag qu'à celle de l'Eldorado ; mais comme cette estimable parent m'avait institué son légataire universel, vous comprenez que je lui devais des égards. Nous arrivâmes heureusement dans la mer du Sud, sans rien rencontrer qui mérite d'être rapporté, si ce n'est cependant quelques hommes et quelques

formes volants qui gambadaient et dansaient le menuet en l'air.

Le dix-huitième jour après que nous eûmes dépassé Otahiti, un ouragan enleva notre bâtiment à près de mille lieues au-dessus de la mer, et nous maintint dans cette position pendant assez longtemps. Enfin un vent propice enfla nos voiles et nous emporta avec une rapidité extraordinaire. Nous voyagions depuis six semaines au-dessus des nuages lorsque nous découvrimus une vaste terre, ronde et brillante, semblable à une île étincelante. Nous entrâmes dans un excellent port, nous abordâmes et trouvâmes le pays habité. Tout autour de nous, nous voyions des villes, des arbres, des montagnes, des fleuves, des lacs, si bien que nous nous croyions sur la terre que nous avions quittée.

Dans la lune, — car c'était là l'île étincelante où nous venions d'aborder, — nous vîmes de grands êtres montés sur des vautours, dont chacun avait trois têtes. Pour vous donner une idée de la dimension de ces oiseaux, je vous dirai que la distance mesurée de l'extrémité d'une de leurs ailes à l'autre est six fois plus grande que la plus longue de nos vergues. Au lieu de monter à cheval, comme nous autres habitants de la terre, les gens de la lune montent ces sortes d'oiseaux.

A l'époque où nous arrivâmes, le roi de ce pays était en guerre avec le soleil. Il m'offrit un brevet d'officier ; mais je n'acceptai point l'honneur que me faisait Sa Majesté.

Tout, dans ce monde-là, est extraordinairement grand : une mouche ordinaire, par exemple, est presque aussi grosse qu'un de nos moutons. Les armes usuelles des habitants de la lune sont des raiforts qu'ils manœuvrent comme des javalots, et qui tuent ceux qui en sont atteints. Lorsque la saison des raiforts est passée, ils emploient des tiges d'asperges. Pour boucliers, ils ont de vastes champignons.

Je vis en outre dans ce pays quelques naturels de Sirius venus là pour affaires ; ils ont des têtes de bouledogue et les yeux placés au bout du nez, ou plutôt à la partie inférieure de cet appendice. Ils sont privés de sourcils ; mais lorsqu'ils veulent dormir, ils se couvrent les yeux avec leur langue ; leur taille joyeux est de vingt pieds ; celle des habitants de la lune n'est jamais au-dessous de trente-six pieds.

(A continuer.)

On demande 25 jeunes garçons pour vendre le CANARD.